

CHERCHE CO-LOC

Pour partager grand 5 1/2 pièces
et deux bureaux sur la rue
Laurier. Indispensable subvention

COLOC 514-344-1111
COLOC 514-344-1111
COLOC 514-344-1111
COLOC 514-344-1111
COLOC 514-344-1111
COLOC 514-344-1111
COLOC 514-344-1111

FFURE À DOM
HOMME: 125

... vendre un habit de neige
... Sans pas fille toute
... avec inclut, fusque, mitaine,
... cou, Gant,
... neup: 80\$ modèle de laine



PERDUE!!!

Chatte noire aux
yeux verts, si trouvée
communiquer avec Béa
514-543-2100

RÉCOMPENSE

**Janik
Tremblay**

**Le bonheur
est assis
sur un banc
et il attend**

Roman

Stanké

**Les
Pom
Blues**

Le 03-01-09
20 h
Chez Baptiste
côté 75

... el 4 1/2
... louer
... 00 \$ / mois
... 514-888-2222

... LIEN
... 222
... 514-888-2222

COURS DE T
... 514 987

... samed
... 19h00
... 9h00 à 21h
... matic
... 514-863-
... part863@totmai

... roup
... ntrai

Vivre
... part d
... proch

544-4
FFUR

Janik Tremblay

Le bonheur
est assis sur un banc
et il attend

roman

Stanké

Une compagnie de Quebecor Media

À Denis, pour son soutien inconditionnel.

*Tellement de temps pour quelques mots
Tellement de mots pour un silence
Combien de silences pour un cri
Combien de cris
Pour que ça change?
François Vigneault*

PROLOGUE

Un visage défiguré, un corps en lambeaux, un cercueil fermé, une photo de diplômé dans un cadre en argent. Son baccalauréat d'ingénieur sous le bras, Vincent était parti à l'aventure de l'autre côté des choses. À défaut de comprendre sa vie, peut-être comprendrait-il sa mort. Le salon funéraire était désert. Philippe Larrivée était assis en silence. *L'Ave Maria* de Gounod, en sourdine. Il avait demandé à être seul. Il n'attendait rien ni personne. Il était là, juste là.

La tristesse ne l'avait guère quitté depuis treize ans. Depuis la mort de son fils Vincent. Depuis la seconde où l'identification du corps lui avait été insupportable. Aucune larme. Seul un indéfinissable cri. Un homme en détresse avait crié au-delà de toutes ses forces. Un *crescendo* interminable. Ensuite, un père s'était écroulé. Un silence tenace et cruel avait envahi la morgue. Les jeunes policiers muets, à la mâchoire tremblante, n'avaient pas bougé. Par respect pour un père effondré. L'attente avait été longue. Très longue. Philippe Larrivée s'était relevé. Ses yeux secs, son regard absent dans un visage exsangue avaient été l'ultime réponse attendue des policiers. Un père avait reconnu les restes inhumains de son enfant. Un corps inerte dans une voiture égarée dans les bois. Un fusil de chasse entre les jambes. Un cadavre au visage méconnaissable. Des morceaux de chair éparpillés. Le drame d'un homme en inventaire. Le père de Vincent n'avait versé aucune larme parce qu'il n'avait pas encore compris. Pendant treize ans,

Philippe Larrivée n'avait versé aucune larme. Roxane, son épouse, qui avait tant pleuré, se demandait si les larmes qui ne se pleurent pas s'accumulaient ou s'asséchaient. Elle regardait la souffrance de son mari et se disait que leur vie ne pourrait plus se vivre. Philippe Larrivée n'employait jamais le terme « suicide » pour parler de Vincent. C'était trop cruel, trop réel. Que des euphémismes, plus doux, moins choquants. M. Larrivée disait que Vincent était parti à l'aventure comme sa fille Lola, chirurgienne pour Médecins sans frontières. Sauf que Lola téléphonait régulièrement. Pour Vincent, la ligne téléphonique s'était interrompue. Il était si loin que les communications s'étaient affaiblies dans un *diminuendo* énigmatique. M. Larrivée s'échappait parfois ; il disait : « Il faut que j'en parle à Vincent » ou « J'attends que Vincent revienne ». Il regardait alors sa femme, qui faisait semblant de n'avoir rien entendu. Il était complètement désespéré.

C'était un mois de septembre dont tout le monde parlait tellement il faisait chaud et humide. On n'avait jamais vu ça. On se serait cru en juillet. On ne pouvait se fier au calendrier, maintenant, le trou dans la couche d'ozone bouleversait tout. Mme Larrivée arrosait la haie de buis en s'épongeant le front du revers de la main. M. Larrivée regardait sa maison avec une certaine admiration. C'était Vincent qui lui avait suggéré d'acheter un vieil immeuble. « On le rénovera ensemble. » Il l'avait acheté et, un mois plus tard, Vincent s'égarait dans un bois avec le fusil de chasse que son grand-père lui avait donné avant de mourir. Il n'avait que onze ans. « C'est pour le petit gibier, mon homme, pour les canards, les perdrix, les lièvres », lui avait dit grand-père Maurice. Philippe avait rouspété. Il était contre les armes et il était hors de question que Vincent en manipule. Il l'avait rangé dans une vieille armoire fermée à double tour dans le sous-sol. Il l'avait oublié. Un jour, quand Vincent lui avait demandé quand ils iraient à la chasse au petit gibier, son père lui avait répondu qu'ils n'avaient pas de fusil. « Nous avons le fusil de grand-père », lui avait rappelé l'enfant. « Nous n'avons pas de fusil. » Vincent n'avait pas insisté et n'avait plus jamais reparlé de chasse avec son père. Il s'était désintéressé du fusil, mais quelque part dans sa tête,

ce legs de son grand-père lui donnait l'assurance qu'il n'était plus un enfant.

Philippe Larrivée avait rénové l'immeuble de Vincent, comme il l'appelait. Pendant treize années. Pas par goût, mais uniquement pour ne pas décevoir son fils. Un travail lent et minutieux. Le regard omniprésent de Vincent par-dessus son épaule. Il avait besoin de ce regard. Une approbation, une confirmation d'un travail bien fait. Vincent n'était pas mort.

Philippe avait quitté son travail. Son patron avait refusé sa démission. « Je comprends votre douleur », lui avait-il dit en lisant la lettre. Philippe l'avait fixé sans rien dire, il n'entendait pas ce qu'il disait. Il était parti en refermant délicatement la porte, sans dire au revoir ou adieu. Comment son patron pouvait-il comprendre une douleur qu'il ne comprenait pas lui-même ? Roxane n'avait rien dit. Ses yeux ne déroutaient pas. Elle savait que, désormais, il n'y aurait que la mort de Vincent.

Le lendemain des funérailles était apparu Émile, le grand ami de Vincent, mal à l'aise dans l'embrasement de la porte. « Il faut que je vous parle. » « Viens t'asseoir », lui avait dit Philippe en lui serrant la main et en le dirigeant vers la cuisine. Émile s'était assis à la table, comme il le faisait toujours avec Vincent, mais cette fois-ci, il avait l'impression d'usurper un droit qui n'était plus le sien. Mme Larrivée avait préparé du café. Elle s'abstenait de parler pour ne pas se remettre à pleurer. Elle pensait aux deux gamins devenus des hommes. À cette mémorable soirée où Vincent avait annoncé à sa mère qu'Émile était gai. « Qu'est-ce que tu en penses ? » s'était enquis Roxane. « C'est mon meilleur ami, il le restera », l'avait-il rassurée.

Émile avait sorti de son attaché-case une grande enveloppe qu'il avait déposée sur la table. Il l'avait ouverte et avait montré un document sur lequel était écrit « Police » en lettres capitales. Comme Vincent s'était tué le vingt-sixième mois après avoir contracté une assurance-vie, il laissait à ses parents la somme de trois cent mille dollars. « Il m'avait demandé de vous remettre le document après sa mort. »

Philippe n'avait pu s'empêcher de penser que son fils avait clandestinement monnayé son départ. Roxane était incrédule. Elle s'était demandé si ça existait, des enfants qui s'achetaient une assurance-vie avant de se donner la mort. Philippe avait refusé l'argent. Roxane lui avait déclaré qu'ils ne pouvaient aller à l'encontre des dernières volontés de leur fils. Devant un tel argument, il avait obtempéré.

Philippe et Roxane avaient vendu leur bungalow de banlieue. Ils avaient emménagé dans l'immeuble de Vincent il y avait plusieurs années. Philippe admirait sa maison. Des larmes se mirent à couler. Il réalisa qu'il était en train de pleurer la mort de son fils. Treize ans plus tard.

CHAPITRE 1

Émile ne dormait plus. Les cauchemars sabotaient ses nuits. Toujours le même rêve. Prisonnier dans une pièce où les murs et le plafond se refermaient comme des étaux. Réveil brutal. Le souffle court, le corps en sueur, il avait l'air d'un marathonien terminant sa course. Ses yeux auréolés de cernes révélaient d'épuisantes nuits de tourments. Aucune tisane, aucun somnifère ne pouvait calmer ses insomnies. Il ne dormait plus. Le sommeil l'avait délaissé comme un amant qui oublie de revenir. Un jour, longtemps après la mort de Vincent, les cauchemars s'estompèrent. Émile put enfin dormir. De longues nuits sans rêves. Qu'un vide interminable.

Il repensait souvent à cette douloureuse année. Toutes les soirées pendant lesquelles, avec Vincent et les autres, ils s'étaient remémoré les événements du fatidique 6 décembre. Combien de nuits blanches? Les bouteilles de bière vides, les mégots débordant des cendriers. Une odeur de taverne régnait dans l'appartement d'Émile. Pourquoi n'avaient-ils rien fait? Les filles à gauche, les garçons à droite. Trop peu de temps pour apprivoiser une arme si monstrueuse. À peine quelques secondes pour affronter un regard plein de haine et de colère. Un regard si menaçant. Pourquoi avaient-ils silencieusement obéi quand le tueur leur avait ordonné de quitter la classe? Était-ce une blague de fin de session? Assurément. C'est ce qu'ils avaient tous pensé. Le monstre criait sa haine envers les féministes. Pourquoi n'avaient-ils pas défoncé la porte quand

l'assassin avait déchargé une rafale de balles? Personne ne comprenait. Le tueur commencerait par les filles, après ce serait le tour des garçons. C'est ce qu'ils avaient tous pensé. Ils avaient fui pour sauver leur peau. Le mot « lâcheté » imprégné dans leur esprit. Pourquoi pas « épouvante », « incompréhension », « peur », « paralysie », « stupéfaction », « incrédulité », « terreur »? Confusion des sentiments. Comment réagir plus vite qu'une carabine semi-automatique dans les mains d'un tueur fou? Les corps de neuf jeunes filles jonchaient le sol. Certaines respiraient encore, six autres, non. Ce n'était pas des balles blanches. Le travail d'un monstre. Émile, Vincent et les autres ne l'avaient jamais nommé. Un nom, un prénom, ça humanisait. Le monstre n'avait rien d'humain. Il le savait. Il avait couru dans les corridors, dans la cafétéria, jusqu'à une autre classe. Il en avait assassiné huit autres, en avait blessé quinze. Il restait une balle dans son chargeur. Elle était pour lui. Il s'était exécuté lui-même. Son dernier mot, « *shit* », résumait toute sa vie. Quelle avait été sa dernière pensée? Sa mère? Était-elle féministe? Son père? Était-il misogyne? Une quinzième exécution. Et ce fut tout. Quelle avait été la dernière pensée du monstre? La rage, le mépris, l'indignation, la honte? Émile, Vincent et les autres n'avaient pas répondu. Ils avaient trop peur de la réponse. Ils avaient préféré boire de la bière en silence.

Émile pensait que seul Vincent avait trouvé une réponse. C'était sa réponse à lui. Il ne disait que le mot « lâcheté », Vincent. « Je suis un lâche », comme un leitmotiv qui s'était éteint dans les bois au son du chant des oiseaux. Vingt-six mois plus tard. Le monde d'Émile s'écroulait une deuxième fois. Perdre Vincent, son ami de toujours.

Émile se réfugiait souvent chez les Larrivée. Leur présence l'empêchait de sombrer dans un maelström. Philippe lui suggéra d'emménager dans l'appartement de Vincent. Émile ne savait trop pourquoi, mais il accepta. Il s'installa au deuxième étage. Vincent n'y avait vécu que quelques semaines. Les Larrivée avaient vendu tous les meubles de leur fils. Émile avait conservé des photos, des livres, des CD, une boussole, des appuie-livres en bois et un petit avion porte-bonheur en

verre. Il apprenait à vivre avec le souvenir de Vincent. Depuis douze ans, maintenant. Cet appartement était devenu un lieu de rassemblement pour tous les spectateurs de la folie du monstre. Ils y avaient raconté leur drame, l'avaient raconté encore et encore en espérant un nouvel élément, un souvenir qui renaîtrait. Les accusations, les culpabilités, les silences, les engueulades, les bagarres, les bouderies, les pleurs, les réconciliations, les embrassements, les pardons, les rapprochements, les deuils et les commémorations. Une grande complicité les avait unis. Tout avait été dit et redit. Le temps passa. Les rencontres s'espacèrent. On parlait moins de l'événement qui avait bouleversé leur vie. Comment ressortir indemne d'une telle douleur ? On essayait de continuer à vivre, de travailler, d'aimer et de faire des enfants.

Son travail d'ingénieur amenait Émile à voyager. Il profitait de ces évasions pour s'inventer une autre vie. Une vie sans mémoire. Une vie où le mot « bonheur » avait un sens. Enfin !